

ÉPITRE

PRÉFACE

- I Jadis ont retenti de mes accents lyriques
Les monts pyrénéens, ibères et celtiques.
Par un heureux effort terminant mes travaux,
IV Aux vers je dis adieu, tout à des soins nouveaux.
Je ne dois plus songer qu'au terrible voyage,
Qui termine le temps et commence un autre âge.
Tel fut et tel sera le funeste destin
VIII De qui naît pour mourir, en proie à l'incertain.
Du sage connais-tu la sublime pensée
Qui toujours vient s'offrir à mon âme troublée? (1)
Des enfers les terreurs, et du ciel l'incertain
XII Livrent nos tristes jours à des tourments sans fin.

(1) SALOMON, Vanitas vanitatum.

ÉPITRE

- I Les livres sont suspects; archives de l'erreur,
On y met ce qu'on veut, on y ment sans pudeur.
Vois ces nombreux écrits de nos bibliothèques,
II Grands palais de l'erreur lui servant d'hypothèques.
Il serait curieux d'énumérer le faux
Gisant dans ces écrits tant anciens que nouveaux.
Faits et dits vrais par ordre, en moins y sont peut-être;
III Les faux l'emporteraient, le compte fait en maître.
Mais dis: qui pourrait faire un tel dénombrement?
Les savants réunis le feraient vainement.
Il faudrait tant savoir, que du ciel la science
IV Seule pourrait atteindre à cette connaissance.
Cultes, histoires, arts, langues et monuments
Chronologie, écrits, systèmes des savants.

XLIV. Où la trouver hélas ! en la terre appauvrie :
Le vainqueur du temps vit au séjour des heureux,
Ici règne la mort et ses cris douloureux.
Nous nous en allons tous, les uns après les autres,
XLV. Et sans se dire adieu, les nôtres et les vôtres.
Vivant à la merci de tant d'événements
Je dois m'attendre à tout au déclin de mes ans (1).
Ce que je crains le plus, c'est de perdre la vue ;
LI A mon âge les vieux bien souvent l'ont perdue.
Triste et funeste sort, ténèbres, temps d'horreur !
En enfer est-il rien qui fasse tant de peur !

Arbre trois fois maudit, ô toi pomme infernale,
LVI Source de tant de maux, production fatale,
Devais-tu trouver place en un jardin si beau,
Planté pour le bonheur de cet être nouveau ?
Des milliers d'ans passés en travaux, en souffrance,
LX Ont-ils pu t'effacer, crime de la naissance ?
Père, tu fus coupable, à nous le châtiment,
A toi seul le plaisir, la peine à l'innocent.
Sacrifice annoncé pour réparer le monde
LXIV A ce grand œuvre hélas ! qu'as-tu fait qui réponde ?
Mal, n'es-tu pas encor ce que tu fus jadis ?
Et toi, dis, qu'as-tu fait pour ce bien tant promis ?
De l'enfer éteignant les flammes éternelles,
LXVII As-tu pour nous ôté des peines si cruelles ?
Des larmes tarissant la source sous les cieux
As-tu d'Eden rendu les fruits délicieux.

(1) Vers prophétique.

Comme ils l'ont honoré ces vers t'honoreront.
Si les suites au ciel fidèle te verront.

- D'après ce que j'ai fait je n'ai plus rien à dire ;
CIV Continuer serait tout gâter, tout redire.
Si tout fut revenu comme il était devant
Aurait-on cru le mal en rien ne le voyant.
Cette épître au grand jour voudrait bien se produire ;
CXII Mais a-t-elle ce sel qui fait lire et relire.
Imitant un grand peintre il me vient à l'esprit
De m'appliquer le mot que l'on dit qu'il se dit (1).
A quatre-vingts-dix ans, au sein des Pyrénées,
CXIII Aux échos je chantais mes dernières années,
Amusant mon loisir à des jeux innocents
Où se plaît mon esprit à ces derniers moments.
Enfant chéri tombé, je t'ai sauvé la vie,
CXVI Sans moi tu serais mort, perdu pour la patrie.
L'enfant ne pleurait plus et, vaincu par la mort,
Par un dernier soupir il terminait son sort.
Un cri plaintif me dit le danger qui menace ;
CXX J'accours et le saisis avant qu'il ne trépasse.
Dans l'eau je le trouvai sur le point de périr,
Immobile, étendu, sans voix, près de mourir :
Au fond d'une rigole étroite et fort profonde,
CXIV Hors d'état de pouvoir se dégager de l'onde
Où l'attendait la mort. Enfant chéri noyé,
Ta mère en pleurs au ciel prompte t'eut envoyé ;
Mais avec moins de deuil en te voyant aux anges

(1) Et anche io son pictore

- Sans nom, faible et petit, d'espèce peu nombreuse,
CLVI Quelle main t'a fait naître ô plante généreuse ?
Arbre stérile et nain à quoi seras-tu bon,
Dis? — A sauver un homme, et c'est assez, dit-on.
Arbre, j'admire en toi la sainte Providence
CLVII Qui veille sur nos jours et montre sa puissance.
De ma Muse reçois les pieux sentiments ;
Daigne, daigne écouter ses vœux et ses accents.
Pour annoncer à tous ta divine assistance,
CLVIII Je veux bâtir un temple à la reconnaissance.
Dans mon cœur attendri, de tes nombreux bienfaits
Vivra le souvenir, par serment que j'en fais.
Ce sont ici des vers fruit d'une sainte flamme,
CLIX Qu'allume dans mon sein le feu saint qui l'enflamme.
Sans ce secours divin on verrait de mes ans,
La fin qui m'eût ôté du nombre des vivants.
Dans l'abîme éternel tombé comme une pierre,
CLXXI D'un pas accéléré je sautais dans la bière.
Gloire au plus haut des cieux! vive l'ange gardien
Que révère et connaît tout grand et bon chrétien !
Du Dieu qui m'a sauvé j'adore la puissance,
CLXXII Sa bonté, son amour et sa prompte assistance,
Toujours grand et régnant sur un trône éternel
Des siècles il se rit en monarque immortel

